HUBERT NYSSEN

Les déchirements

ROMAN

un endroit où aller

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Valentin Cordonnier aimerait comprendre pourquoi Victor, son frère aîné, mort dans un récent accident de la route, l'a toujours tenu à l'écart. Valentin a donc entrepris Colette qui, sur son défunt époux, sur elle-même et sur leur famille, lui révèle peu à peu des choses si singulières qu'il s'empresse de les écrire pour n'en rien perdre. Il est, en particulier, fasciné par un spectre qui n'a cessé de perturber le couple et d'attiser la jalousie tardive de Colette, spectre ou ombre de Julie Devos, une jeune enseignante dont Victor était ingénument amoureux et que la guerre a envoyée dans un camp de concentration dont elle n'est pas revenue. Et puis, un jour, le hasard conduit Valentin à rencontrer Barbara. Ce témoin inattendu lui révèle le drame qui a sans doute mis un terme à la vie de Julie, qui a bouleversé celle de Victor et qui donne son titre au livre : *Les déchirements*.

HUBERT NYSSEN

Né en 1925 à Bruxelles, Hubert Nyssen s'est établi en Provence en 1968. Ecrivain, il est l'auteur d'une bonne trentaine d'ouvrages. Editeur, il a fondé, voici trente ans tout juste, les éditions Actes Sud. Docteur ès lettres, il a enseigné dans les universités d'Aix-en-Provence et de Liège.

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Le nom de l'arbre, Grasset, 1973. Passé-Présent n° 53, Babel n° 435.
La mer traversée, Grasset, 1979. Prix Méridien.
Des arbres dans la tête, Grasset, 1982. Grand Prix du roman de la Société des gens de lettres.
Eléonore à Dresde, Actes Sud, 1983. Prix Valery-Larbaud, Prix Franz-Hellens. Babel n° 14.
Les rois borgnes, Grasset, 1985. Prix de l'Académie française. J'ai Lu n° 2770.
Les ruines de Rome, Grasset, 1989. Babel n° 134.
Les belles infidèles, Actes Sud/Leméac (Polar Sud), 1991. Corps 16, 1997.
La femme du botaniste, Actes Sud/Leméac, 1992. Babel n° 317.
L'Italienne au rucher, Gallimard, 1995. Grand Prix de l'Académie française. Babel n° 664 sous le titre : *La leçon d'apiculture*
Le bonheur de l'imposture, Actes Sud/Leméac, 1998. Grand caractère, 1999. Babel n° 585.
Quand tu seras à Proust la guerre sera finie, Actes Sud/Leméac, 2000. Babel n° 863.
Zeg ou les Infortunes de la fiction, Actes Sud/Leméac, 2002.
Pavanes et javas sur la tombe d'un professeur, Actes Sud/Leméac, 2004.

ESSAIS

Les voies de l'écriture, Mercure de France, 1969.
Sémantique à bâtons rompus, éd. Irène Dossche, 1971.
L'Algérie, Arthaud, 1972.
Lecture d'Albert Cohen, Actes Sud, 1981. Nouv. éd. 1988.
L'éditeur et son double, Actes Sud, vol. I : 1988, II : 1990, III : 1996.
Du texte au livre, les avatars du sens, Nathan, 1993.
Eloge de la lecture, Les Grandes Conférences, Fides, 1997.
Un Alechinsky peut en cacher un autre, Actes Sud, 2002.
Variations sur les Variations, Actes Sud, 2002.
Sur les quatre claviers de mon petit orgue : lire, écrire, découvrir, éditer, Leméac/Actes Sud, 2002.
Lira bien qui lira le dernier, Labor/Espace de libertés, 2004. Babel n° 705.
Entretien avec Hubert Nyssen par Jacques De Decker, éditions du Cygne, 2005.
La sagesse de l'éditeur, L'Œil neuf éditions, 2006.
Neuf causeries promenades, Leméac/Actes Sud, 2006.
Le mistral est dans l'escalier, journal de l'année 2006, Leméac/Actes Sud, 2007.

POÈMES

Préhistoire des estuaires, André De Rache, 1967.
La mémoire sous les mots, Grasset, 1973.
Stèles pour soixante-treize petites mères, Saint-Germain-des-Prés, 1977.
De l'altérité des cimes en temps de crise, L'Aire, 1982.
Anthologie personnelle, Actes Sud, 1991.
Eros in trutina, Leméac, 2004.

OPÉRA et THÉÂTRE

Le journal d'un fou, d'après Nicolas Gogol,
Théâtre de Plans, 1965.
Mille ans sont comme un jour dans le ciel,
Actes Sud, 2000.
Le monologue de la concubine, Actes Sud, 2006.
L'enterrement de Mozart, conte mis en musique
par Bruno Mantovani, Actes Sud, 2008.
Ivanovitch et Axenty, petit opéra d'après
Le journal d'un fou de Nicolas Gogol
(en préparation).

© LEMÉAC ÉDITEUR, 2008
pour la France, la Belgique et la Suisse
ISBN 978-2-7609-2759-9

© ACTES SUD, 2008
ISBN 978-2-330-00365-4

HUBERT NYSSEN

Les déchirements

ROMAN

un endroit où aller
ACTES SUD

A Christine
pour un anniversaire.

Et à Julie,
in memoriam.

J'ai dans ma jeunesse démesurément aimé, aimé sans retour, profondément, silencieusement… Chacun de nous a dans le cœur une chambre royale ; je l'ai murée, mais elle n'est pas détruite.

GUSTAVE FLAUBERT à Louise Colet,
Correspondance, IV, 351.

CHAPITRE PREMIER

EN BRETAGNE, LA FRATRIE DES TROIS V, UN DIABLE ANVERSOIS DANS UN BAZAR DE BÉNODET, CONVERSATION AVEC LES DEMOISELLES RAYNAUD, CONSIDÉRATIONS SUR LA MÉMOIRE ET SUR LE NAUFRAGE DU TITANIC.

CE BENODED, lui avait demandé Colette, ce ne serait pas en breton le Bénodet de ta mère ? On va bien voir, avait répondu Victor, et d'un coup de volant il avait quitté la route de Quimper. Sauvage, avait-elle murmuré en s'agrippant aux accoudoirs. Sur la corniche, ils avaient garé la voiture devant l'un de ces bazars à l'ancienne où, l'alimentation exceptée, on vendait autrefois de tout, de la mercerie aux jouets, de la quincaillerie à la vaisselle. Victor s'était dit qu'il allait peut-être y trouver des cartes postales du temps où sa mère avait séjourné dans la cité bretonne. A ce moment-là, Valentin, m'a dit Colette, j'avais envie et besoin d'être seule, j'ai recommandé à votre frère de prendre son temps, tout son temps, de chiner à son aise, moi j'irais voir la mer. Et j'y suis allée.

Elle avait commencé à me raconter cette journée, elle s'est interrompue et elle m'a tourné le dos de la même manière qu'elle avait laissé Victor devant le bazar de Bénodet. En ce temps-là elle avait encore une crinière blonde et de hautaines prudences de fauve. Maintenant des reflets d'argent scintillent dans ses cheveux, ses paupières sont plus lourdes, je l'ai regardée, elle me paraît soumise ou résignée, ce n'est peut-être qu'une apparence, ou une ruse, mais je n'ai pas insisté pour qu'elle se ravise, je me suis retiré. Il y a moins d'un an que son mari, mon frère, a disparu dans un accident de la route. Cette fois, au lieu d'aller voir la mer comme elle l'avait fait à Bénodet, elle allait peut-être revoir des choses qu'elle ne voulait pas exhumer devant moi.

Je suis le cadet de la fratrie des trois V. Nos parents, comme l'avait un jour suggéré Victor, auraient pu nous faire tatouer à la naissance un V sur la fesse, c'est en quelque sorte la marque de l'élevage familial. Aujourd'hui Victor est mort, Vincent navigue en haute mer et moi, retraité avant l'heure, je me suis mis à fréquenter Colette avec l'idée que je découvrirais peut-être par elle pourquoi Victor, ce frère aîné que j'avais admiré, envié, jalousé même, m'avait

toujours tenu à l'écart. Colette s'est prêtée au jeu et parfois elle me donne l'impression que c'est pour elle une sorte de soulagement. Elle me raconte des épisodes de leur vie conjugale sans se faire prier. Puis soudain, comme ce soir, elle plonge et disparaît dans le silence. Mais pas de malentendu à redouter, elle aime les hommes, moi aussi, elle n'est pas de mon bord, je ne suis pas du sien.

Rentré chez moi, je me suis installé à ma table de travail. Je cherchais par quels mots commencer cette histoire. C'était à Bénodet, en mai, à l'heure où les touristes musardent dans les rues avant d'aller à la plage, ai-je écrit. Je n'étais pas mécontent, la phrase me donnait l'impression que j'étais devenu un metteur en scène, toutes les indications y étaient, le lieu, le temps, les personnages. J'ai pris de l'audace, j'ai décidé que Colette partait vers la mer de son pas de danseuse, sans se retourner. Et que mon frère, de son côté, poussait la porte du bazar de Bénodet. Là, il était surpris par le déferlement de notes d'un carillon qui tirait de leur torpeur des articles de mercerie, des outils de jardinage, des jouets de plage d'une autre époque. Dans cette scène que je venais d'improviser, tout rappelait l'âge, les sons et les odeurs d'un temps

où Victor, Vincent et moi, nous avions fait à Anvers nos premières classes. Temps des kermesses flamandes, des baraques à frites et à beignets, temps des processions sur l'Escaut, des corbillards tirés par des chevaux empanachés de noir et des chiens attelés aux charrettes de laitier, temps des navires dont les sirènes miaulaient dans la nuit, temps des minuscules théâtres où, sur une scène ouverte à la rue, des femmes presque nues se pavanaient. Temps où, à la lisière de ce quartier chaud interdit aux mineurs, Victor s'arrêtait, au retour de l'école, devant un petit bazar de mauvaise réputation pour contempler, disposées comme des appeaux parmi des ustensiles et des produits de beauté, de grandes photos d'actrices à la poitrine opulente. Pour me dissuader de suivre son exemple, car il craignait que je ne vende la mèche, il m'avait raconté qu'un diable, on l'appelait en flamand *Duiveljager*, se tenait sur le seuil. Il m'en faisait une description terrifiante, Duiveljager, disait-il, avait sous une veste militaire un tablier bleu noué à la taille, il portait un chapeau melon de travers sur le crâne, un bandeau de pirate lui cachait un œil et il exhibait aux pieds des sabots qu'il frappait l'un contre l'autre en même temps qu'il martelait

le trottoir avec une queue de billard. Un jour, avait ajouté mon frère bien décidé à me préserver de la désobéissance par la peur, ce Duiveljager, voyant que Victor ralentissait le pas et lorgnait la vitrine, lui avait fait signe d'entrer, l'avait pris par le bras pour l'y obliger et, riant comme un ogre, lui avait donné trois centimètres d'un ruban de réglisse noire dont il avait pêché le rouleau dans un bocal qui trônait sur le comptoir. Mais quand, intrigué par des éclats de voix, Victor s'était approché de la porte du fond pour voir par l'entrebâillement s'il y avait des matelots en train de boire avec des femmes, Duiveljager l'avait pris par la nuque et l'avait flanqué dehors. *Niks te zien, menneke !* Rien à voir, petit vaurien ! Et Victor m'avait montré dans sa nuque des traces qu'il prétendait être celles des ongles ou des griffes du diable.

En mêlant ces souvenirs d'enfance à l'histoire interrompue de Colette j'ai donc imaginé ce soir que mon frère, dans ce bazar de Bénodet où il venait de pénétrer, voyait soudain Duiveljager se réincarner devant lui. Avec quarante ans de retard, me suis-je dit, il va comprendre que, sorti d'une commedia dell'arte qui a recruté les monstres de Jérôme Bosch, la *Dulle Griet* de Bruegel, les masques d'Ensor et le grand

Macabre de Ghelderode, ce Duiveljager est le tout premier des spectres qui n'ont cessé de lui rappeler des obsessions dont il aurait préféré ne pas se souvenir et des hantises qu'il faisait semblant d'avoir oubliées. Il y avait dans cette apparition une menace indéfinie, écrivais-je encore, et Victor était sur le point de fuir ce bazar breton sans tenancier ni clients mais hanté par les fantômes du passé quand, soulevant un rideau, une femme en longue robe noire apparaissait devant lui, telle la Grande Nanon au détour d'une phrase de Balzac.

Sans ordre mais aussi sans désordre, au hasard des petites fièvres de la mémoire qui parfois le prenaient, m'avait dit Colette quelques jours plus tôt, Victor en évoquant son enfance lui avait raconté l'histoire de notre mère. Il avait insisté sur le fait qu'elle était l'aînée d'une portée de douze enfants. Espèce d'apache, lui avait répliqué Colette, ta grand-mère n'a pas pu mettre bas douze petits monstres d'un coup ! Il avait haussé les épaules. Prends garde, Colette, faire mine de ne pas comprendre, c'est une forme de mépris. Louise Florentin, avait-il repris, était née la première et elle était fille. Un rang et une condition qui lui avaient valu d'être, en très bas âge,

retirée de l'école pour devenir servante, autant dire souillon, à une époque où les lois ne s'y opposaient pas. Il fallait subvenir aux besoins d'une famille dont le père gagnait peu et dont les enfants nombreux mangeaient trop. Après avoir trimé pendant quelques années pour des gens qui la traitaient mal et ne la payaient guère, elle avait eu la chance d'être prise, sur sa bonne mine, par les Bernicha, de riches bourgeois qui, venus de loin avec d'autres mœurs, s'étaient fait une place dans la société anversoise. La vie de ma mère commence alors, Colette, elle commence avec les Bernicha, avait martelé Victor. Avant son entrée à leur service, elle n'a pas d'histoire, ma mère, c'est une enfant pauvre, et la pauvreté, tu devrais le comprendre, c'est un monde sans fenêtres. Chez les Bernicha, les fenêtres s'ouvrent et ma mère a l'impression de découvrir un monde où elle existe désormais. Ce que je sais, Colette, avait encore dit mon frère, c'est que dans mon enfance ma mère parlait des Bernicha comme des seuls patrons à visage humain qu'elle ait connus, et de Bénodet, où ils avaient une propriété, comme d'un paradis terrestre. Paradis perdu, avait-il ajouté. Les Bernicha sont morts, leurs enfants exilés, et ma mère n'est jamais retournée à

Bénodet où, pendant quelques années, elle a passé tous les étés. Et pas pour s'exhiber en maillot ou jouer de l'ombrelle, avait-il ajouté avec l'air de mettre Colette en joue, non, *mijn schat*, non, ma chérie, mais pour s'occuper de leur marmaille. J'ai renoncé à interrompre Colette pour lui rappeler que cette jeune femme livrée à la servitude était aussi ma mère, et celle de Vincent, pas seulement celle de Victor. Ma mère, mon enfance, non mais pour qui se prenait-il…

Et pour vous servir, monsieur ? demandait soudain dans ma mise en scène la Grande Nanon qui avait compris du premier coup d'œil que Victor n'était pas du genre à fréquenter la maison. Il cherchait des cartes postales, disait-il, des cartes de Bénodet. Ce n'était donc qu'un touriste ordinaire. Le doigt tendu vers la vitrine, la vieille désignait un tourniquet sur le trottoir. Qu'il aille donc choisir ! Et elle lui tournait le dos comme si elle avait mieux à faire. Mais il la retenait. Non, non, ces cartes-là il les avait vues, ce n'était pas ce qu'il voulait, pas de ces images de barques échouées dans le sable avec leurs fesses incrustées de coquillages, ni des photos de mannequins déguisés en Bretonnes à bigoudène. Il cherchait, disait-il, des cartes datant de l'époque

où sa mère venait ici. Et comme l'autre avait l'air de ne pas comprendre, il ajoutait : Je cherche des cartes du Bénodet des années dix, le Bénodet que ma mère a connu. Un instant surprise, la Grande Nanon se ravisait. J'ai peut-être ce qu'il vous faut, disait-elle avec un curieux clin d'œil, et elle se penchait pour prendre sous le comptoir un carton à chaussures qu'elle posait devant Victor. La boîte était pleine de cartes du vieux Bénodet. Pour les examiner et en choisir, Victor les étalait sur le comptoir. Vous êtes collectionneur ? Vous cherchez quoi, au juste ? demandait la Grande Nanon. Mon frère renvoyait la balle avec cet air supérieur que je n'ai jamais aimé chez lui. Je cherche ma mère, disait-il. Et quand la Nanon comprenait enfin ce que cherchait le quinquagénaire ou jeune sexagénaire, âge trompeur, vêtu avec une élégante négligence, chemise de coton bleu, pantalon de flanelle et espadrilles, un sourire dépliait quelques rides sur un visage que le temps avait labouré. Quelle belle pensée, disait-elle, les yeux plus méfiants que rêveurs. Et où descendait votre mère, monsieur, quand elle venait à Bénodet ? Descendre ? Le mot faisait ricaner Victor. Elle était servante chez les Bernicha, disait-il comme s'il décalottait d'un

coup sec un œuf coque. Mon dieu, pardonnez-moi, monsieur, quel est… ou quel était le nom de votre maman ? Louise, disait-il, Louise Florentin, devenue Louise Cordonnier en épousant mon père, elle vit toujours et je suis l'un de ses trois fils. La Grande Nanon s'est remonté les lunettes sur le nez et pourtant c'est par-dessus leurs verres qu'elle regarde Victor comme si elle se trouvait en présence d'un revenant. Elle se tourne vers le fond de la boutique. Marguerite, vite, Marguerite, viens tout de suite ! Marguerite avait sans doute écouté la conversation, cachée derrière le rideau, elle surgit tel un personnage d'opérette qui attendait cette réplique pour faire son entrée. Si elle n'est pas la sœur jumelle de l'autre, elle en est le double. Ce monsieur, lui dit la Grande Nanon avec un tremblement de la voix, tu croirais qu'il est le fils de la petite Louise, dis ? Eh bien si, Marguerite, si, si, si, c'est lui, regarde-le bien. Tu plaisantes, Manon ? s'exclame la Marguerite qui dévisage le visiteur et frétille comme si on l'invitait à danser avec lui, un soir de bal à Bénodet.

Moi, à ce moment-là, j'ai vu, et c'était mon choix et ma liberté de metteur en scène, j'ai vu les deux femmes passer devant le comptoir, l'une a roulé son

mouchoir avec l'air d'essuyer une larme, l'autre a replié le coin de son tablier et elle s'éponge le front, elles vont l'une derrière l'autre et tournent autour de Victor comme des aborigènes examinant un ethnologue qui se serait aventuré dans leur territoire. Mais soudain le carillon de la porte retentit. Colette, qui n'avait pas l'intention de passer le reste de la matinée à contempler la mer, fait son entrée. Elle avise les deux vieilles qui ont l'air de sortir d'un western et auxquelles ne manque qu'une winchester, elle pointe un index vers chacune d'elles. Haut les mains, mesdames, je viens délivrer mon mari !

Colette n'avait pas seulement délivré son mari, elle avait aussi rompu le silence où elle m'avait abandonné, je pouvais reprendre ma relation en reprenant ses propres paroles. Le reste de la matinée, m'avait-elle dit, s'était passé dans le salon des vieilles héritières de la maison Raynaud qui n'étaient ni veuves ni mariées et n'avaient pas de descendance, le bazar mourrait avec elles. Sur une table couverte d'un napperon, l'une avait déposé un plateau avec un pot de cidre et quatre gobelets, l'autre une assiette garnie de salés à l'épeautre. Puis elles s'étaient assises en face des époux Cordonnier, l'air de dire que le moment était

venu des chuchotements et confidences. A peine atténuées, les odeurs de la boutique rôdaient dans le salon, avec une autre, indéfinissable. La cannelle giroflée, dirait plus tard Colette qui avait le nez fin. Les vieilles filles étaient maintenant prêtes à raconter les souvenirs qu'elles avaient gardés de la petite Louison à la condition que le visiteur leur dise en retour quelle femme, quelle épouse, quelle mère de famille était devenue leur amie Louise, leur chère Louison qui, après la guerre, ne leur avait plus donné de nouvelles malgré ses promesses. Après deux guerres, avait précisé Marguerite, rendez-vous compte, monsieur, deux guerres et pas une lettre… Pas même une carte postale, pas le moindre signe de vie, reprenait aussitôt Manon, agacée par sa sœur et avec l'air d'en vouloir à Victor. Ma mère a dû quitter l'école trop tôt, s'apprêtait à répondre mon frère, elle savait à peine écrire, elle a toujours fait des fautes d'orthographe dont elle avait honte, donc elle n'écrivait pas. En vérité, c'est ce qu'il avait failli répondre, mais il s'était retenu car Colette le regardait. Alors, en quelques mots, il avait raconté l'histoire de Louise Florentin, son mariage et les trois naissances, la sienne et celles de ses deux frères, Vincent et Valentin. Oh, tu entends,

Manon ? s'était exclamée Marguerite. Comme c'est amusant, trois garçons, trois V, Victor, Vincent et Valentin. Trois V comme chez nous deux M, Marguerite et Manon !

L'histoire de ta mère, tu ne la racontes jamais de la même manière, lui avait dit Colette à ce moment-là ou à un autre (je ne me souviens plus). Elle ne m'est jamais apparue deux fois avec le même passé ni la même histoire, lui aurait-il répondu. Mais à Bénodet, aux sœurs Raynaud il racontait l'histoire familiale comme on tire en douceur sur la corde d'un cerf-volant, pour lui faire prendre de la hauteur. Et puis, soudain, il avait demandé aux demoiselles Raynaud si elles se souvenaient de 1912. Sa mère, disait-il, lui avait raconté que cette année-là, par exception, les Bernicha étaient venus pour Pâques à Bénodet. Dans ce monde de marins, la nouvelle du naufrage du Titanic, dans la nuit du 15 avril, huit jours après Pâques, avait provoqué, disait-elle, une émotion considérable. Les sœurs Raynaud avaient sursauté. Et comment, très considérable même ! Dans les jours qui ont suivi, disait Manon, les gens se rassemblaient le matin devant la mairie, pour avoir des nouvelles. Sur le panneau d'affichage, le nombre des disparus montait et descendait comme une

barque sur les vagues, ajoutait Marguerite qui avait la fibre poétique. Dieu merci, aucun des nôtres, ni dans l'équipage ni parmi les passagers, disait l'une. Mais quand même, plus de mille morts ! disait l'autre. Et la petite Louise, reprenait Marguerite… Votre mère, murmurait Manon, comme si Victor l'avait oublié. Elle venait se glisser près de nous, elle nous saisissait la main, nous suppliait de lui expliquer ce qu'elle ne comprenait pas. Le naufrage, c'était-il la colère de Dieu ? Oui, c'était sûrement la colère de Dieu, avaient-elles répondu. Et je vous le demande, monsieur, disait Manon, quelle autre explication lui donner ? Louison avait beau se débrouiller comme une grande, ajoutait Marguerite, c'était encore une petite fille. Tout à coup, Manon avait jeté un regard méfiant à Victor et lui avait demandé s'il avait des photos de sa mère. Il s'était excusé, non, il n'en avait pas sur lui. Les deux sœurs s'étaient levées comme si elles étaient soulevées par l'indignation. Pas de photos ? s'étaient-elles écriées d'une même voix. L'air de le prendre pour un imposteur. Il avait fallu toute l'habileté de Colette pour les apaiser. Son mari leur en enverrait si elles le souhaitaient.

Colette s'était mise au volant sans demander à Victor son avis. Pendant qu'ils

s'éloignaient de Bénodet pour retrouver la route de Quimper, il lui avait posé la main sur le genou. Grâce à toi, disait-il, en venant ici j'ai peut-être retrouvé les sources du Nil. Mais en vérité les sœurs Raynaud ne lui avaient pas appris grand-chose. A les entendre, Louison était une jeune fille polie, belles boucles noires, joli tablier toujours blanc, mais, monsieur, si naïve encore et à coup sûr fort innocente sur les choses de la vie. Elle a tout de même rencontré du beau monde, avait dit Manon, les Bernicha étaient des personnes importantes dans les affaires maritimes. Le préfet, des industriels, parfois un ministre ou des vedettes dînaient chez eux. Et même des demi-sel et des demi-mondaines, Mistinguett ou Joséphine Baker, avait insinué Marguerite en pouffant comme une gamine. Demi-mondaines ou pas, avait ajouté Manon qui voulait avoir le dernier mot, je vous le répète, elle a dû en voir du beau monde, votre maman. Du beau monde ? Evidemment pas du genre Bécassine, grommellerait Victor dans la voiture. Quand je pense que ma mère a servi ces gens-là, rupins et parvenus, qu'elle les a approchés et que peut-être les mains de certains d'entre eux se sont égarées sous la jupe de la soubrette grassouillette…

Avant de partir, Victor avait acheté une demi-douzaine de cartes illustrées. Les demoiselles Raynaud avaient insisté pour qu'il en prenne six autres qu'il offrirait de leur part à la chère Louison. Il n'y en avait, hélas, aucune du domaine de Kerveil qui avait été vendu à la mort des Bernicha et qui était devenu résidence hôtelière. Tu veux qu'on y aille ? avait demandé Colette en sortant du bazar. Non ! Victor en avait assez de Bénodet et de ses fantômes, et si c'était pour une reconstitution d'époque, les parques du bazar lui avaient suffi. Puis, comme s'il se parlait à lui-même, il avait ajouté qu'il avait maintenant des raisons de croire que, dans l'esprit de sa mère, c'était au large de Bénodet que le Titanic avait coulé le 15 avril 1912. Sinon pourquoi, tout au long de mon enfance, disait-il, ma mère m'aurait-elle promis que je connaîtrais le sort du Titanic chaque fois que je péterais plus haut que mon cul, comme elle n'hésitait pas à le dire malgré les belles manières et le beau langage appris chez les Bernicha ?

Vous le comprendrez, Valentin, j'avais préféré ne pas répondre, m'avait dit Colette. Victor n'aimait pas trop que je conduise, il avait repris le volant. Sitôt installée sur le siège du passager, j'avais allumé l'une de mes fines cigarettes dont il aimait

l'arôme, et j'avais glissé une cassette dans le lecteur de bord. C'était le concerto de Mozart dont l'andante accompagne *Elvira Madigan*, un film de Bo Widerberg qui nous avait bouleversés. Notre complicité était faite de ces souvenirs communs, Valentin, faite de ces silences partagés auxquels la musique donnait alors un sens inexprimable par d'autres moyens, et surtout pas avec les mots que nous étions pourtant capables, l'un et l'autre, d'utiliser en jongleurs dans nos controverses conjugales. Ce jour-là, ajoutait-elle, Victor m'avait su gré de comprendre qu'il n'avait pas envie de parler plus longtemps de sa mère. C'était toujours comme ça. Le désir de se rapprocher d'elle et tout aussi vite le besoin de s'en éloigner.

CHAPITRE II

VALENTIN CHEZ COLETTE, UNE SOIRÉE AU BALZAR, LES COURS D'HISTOIRE DE L'ART DE JULIE DEVOS, AUTRES RÉFLEXIONS SUR L'ENFANCE ET LA MÉMOIRE.

JE N'ÉTAIS PAS à Bénodet, je n'y ai jamais mis les pieds, je n'ai pas été le témoin des scènes que j'ai rapportées mais, sauf l'apparition de Duiveljager, je ne les ai pas inventées non plus. Et si j'ai entrepris cette relation, c'est pour assouvir un très ancien désir d'écrire, pour voir si j'en avais la capacité et pour mettre un peu de clarté dans les obscurités qu'il m'a fallu traverser. L'idée remonte loin. Après avoir fait à Paris l'école Estienne, puis couru l'Amérique et l'Italie pour se perfectionner avec de grands maîtres typographes, mon frère Victor était devenu un créateur réputé dans le monde du livre, il avait épousé la séduisante Colette Lhéritière, éditrice d'ouvrages d'art, et il s'était installé avec elle rue Descartes. Vincent, le frère milieu comme nous l'appelions, avait choisi l'école navale, il faisait une carrière dans la marine